

# URSE

La quête éternelle de la dignité et de l'humanité

Edouard Servaty

Edouard Servaty

URSE - La Quête Éternelle de la dignité et  
de l'humanité

© Edouard Servaty, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5604-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De mémoire de Sormois, on n'avait plus vu un hiver aussi froid et rigoureux depuis des années.

Le pire avait été celui de janvier et février 1985.

Les anciens du village le comparaient à l'hiver 1944-1945, mais les circonstances d'alors étaient différentes.

Et encore, ce dernier hiver de guerre n'avait rien à voir avec ceux de la fin du 19<sup>e</sup> siècle et du tout début du 20<sup>e</sup>.

À l'époque où Guillaume Apollinaire échouait à Stavelot avec sa mère et son frère, les récits de voyageurs égarés dans la solitude glacée des Fagnes et retrouvés morts bien plus tard n'étaient pas rares.

Et à l'instar du village d'O Cebreiro, à la frontière entre le Bierzo et la Galice, sur le chemin de St-Jacques de Compostelle, régulièrement les petits hameaux dispersés des Ardennes restaient coupés du monde pendant de longs mois.

Cette fois-ci, chose tout à fait inhabituelle, le village de Sorme s'était à nouveau senti isolé, car il n'était plus prévu de dégager par temps de neige la seule et étroite route qui y menait.

Il y avait eu près d'un demi-mètre de neige au sommet de la Tienne aux Buis qui dominait le hameau.

Puis tout avait dégelé en quelques jours, inondant les prairies tout en bas, le long du ruisseau qui menait à la Lesse et dans la vallée.

Les eaux de fonte avait dévalé par la rue du château, l'église Sainte-Urse, située à mi-pente sur une petite plate-forme pavée, avait été submergée.

Un des angles de cette plate-forme, du côté rue, avait été arraché.

Auparavant, on voyait sur la pilastre, à hauteur d'environ quarante centimètres, une large rainure qui avait été provoquée au fil du temps par les lourds tombereaux de bois ou de foin qui dévalaient la rue en s'aidant de la borne pour se freiner.

Dans le cœur des habitants, ce témoignage d'une vie rurale oubliée, immuable, celle de paysans têtus liés à leur village génération après génération, qui se

déplaçaient à pied, à cheval, ou en carriole, mais voyageaient très peu en dehors de la commune, était inestimable.

Le village était très ancien, on savait qu'il y avait toujours eu un lieu de culte à cet endroit, mais que les bâtiments avaient fort changé au fil des siècles.

L'entretien de l'église était déjà difficile depuis quelques années, mais ces nouveaux dégâts des eaux, importants, inattendus, avaient fortement délabré le pavage et noyé les fondations.

Les gens se demandaient comment ils pourraient la réparer.

Elle restait entourée d'un cercle de vieilles maisons construites du même matériau, un grès sombre venant de carrières tout proches.

Petites et basses, elles montraient des murs épais, des toits de schiste, des ouvertures de portes et de fenêtres étroites et peu nombreuses.

Elles avaient été construites par des gens sans instruction, probablement analphabètes, mais qui possédaient un sens inné des proportions, elles étaient accueillantes et harmonieuses.

L'endroit avait toujours été le centre actif du village : il y avait un peu plus bas un vieux lavoir, aujourd'hui désaffecté, le ruisseau qui l'alimentait était tari depuis longtemps.

Cela nous rappelait, à moi et à Pierre, nos nombreuses vacances en Espagne et au Portugal.

Combien de fois, sur les chemins de senderismo, n'avions-nous pas suivi des vallées desséchées par l'été, où coulait seulement en fin d'hiver un petit filet d'eau ?

Elles abritaient des chapelets de moulins à eau désaffectés, en ruine depuis des temps oubliés.

Il y a une bonne centaine d'années, avant le premier grand cataclysme, tous ces moulins étaient en activité, et les vallées grouillaient d'animation.

Puis, la vie devenant trop dure, les hameaux s'étaient progressivement vidés de leurs habitants, certains villages avaient été complètement abandonnés.

Comment le climat a-t-il pu changer à ce point ?

L'España vacia...

Silencieuse, oubliée, muette, seuls quelques oiseaux et des cigales, et pourtant si belle.

Nous aimions beaucoup ces paysages, et ils nous émouvaient toujours.

Peut-être parce que notre famille, anciennement, avait possédé également un moulin à eau sur une petite rivière ardennaise, la Lienne.

Elle appartenait à la grand mère de mon père et quand lui était encore un marmot il était déjà abandonné.

La guerre 14-18, une indivision dans la famille, qu'en restait-il aujourd'hui, à part quelques pierres ?

À l'époque, personne ne s'intéressait encore à la conservation du patrimoine.

Lui se rappelait y avoir joué encore, explorant la meule, le grenier défoncé, le canal de dérivation où, d'après sa grand-mère, il suffisait au meunier de remonter une manne d'osier à contre-courant pour la ramener pleine de truites.

Adossée à la colline, cette église massive et fruste n'avait pourtant rien de remarquable, mais elle s'associait bien pour moi à mon imaginaire visuel des Ardennes, à ses couleurs, à son climat.

Elle s'intégrait parfaitement au rudes paysages forestiers : le vert des sapins et des fougères, le rouge des épilobes, le jaune des genêts et des séneçons.

Je l'avais connue luisante et scintillante sous les arcs-en-ciel de l'été, lorsque le soleil s'insinuait entre les averses et les nuages, stoïque et résignée sous les froids brouillards de l'automne, caillou de jais sur l'écrin des neiges hivernales.

Professeur de français à la ville voisine, historien local, captivé depuis toujours par le passé celtique et païen de sa région, mon ami Pierre m'avait toujours dit que l'on avait retrouvé, aujourd'hui cachées par le bâtiment actuel, des fondations datant du huitième siècle.

En outre, ajoutait-il, l'église s'appelle l'église Sainte-Urse, et on dit qu'elle aurait été plus anciennement encore un site druidique.

Mais nous allions bientôt le savoir.

L'eau n'avait jamais complètement disparu, les caves répandaient une odeur pestilentielle, il fallait ouvrir le bâtiment.

Deux semaines après, j'étais avec lui et quelques amis pour assister au curage des fondations.

Il y avait bien sûr le curé, et son meilleur confident, le baron Sylvain de Bonlieux.

Ces deux-là s'entendaient comme des larrons, un curé fossilisé à l'ancienne, cousin de ceux qui, en 1936, goupillon d'une main, crucifix de l'autre, bénissaient les remplisseurs de fosses communes de la Catalogne ou des Asturies.

Et une dynastie de Bonlieux où le grand-père, depuis longtemps décédé, mais qui avait encore à l'époque un pouvoir exorbitant (dans les campagnes, dix siècles de servitude, de l'époque mérovingienne à Voltaire, ont anesthésié les esprits et courbé les colonnes vertébrales ) avait ouvert les dépendances du château à des miliciens rexistes pendant la deuxième guerre mondiale.

Il avait dû faire profil bas à la libération mais, finalement, il n'avait pas été inquiété.

Pierre remarque :

— On n'a jamais eu un accueil aussi glacial de ces zouaves !

— Oh ! C'est certainement moi le responsable.

On a eu des mots récemment.

— Te connaissant, tu as encore dû leurs sortir des énormités.

— Peut-être, mais ils l'avaient bien cherché.

— Et ça s'est passé quand ?

— Il y a quelques semaines, je suis tombé sur le vieux Sylvain à la fête du village, pestant contre les immigrés et glorifiant avec emphase les mérites d'une

Amérique « retrouvée ».

Il était parti sur les chapeaux de roue, c'est incroyable tu sais, parce qu'une serveuse noire venait de lui servir une chope.

— Et on n'est plus chez soi, et les traditions se perdent, de mon temps ça ne se serait pas passé comme ça, et j'éructe et je me répand, ce n'était sûrement la première bière qu'il prenait, et avec son Alzheimer incipiens...

Les élections américaines de 2016 l'avaient boosté.

— Et moi, je comprend très bien les suprémacistes blancs et les évangélistes.

Il devraient venir faire le ménage ici, on est envahi de métèques.

— Vous pourriez toujours essayer de faire ça vous-même, à condition qu'on vous laisse faire.

Les temps ont changé, à mon avis définitivement, et ce ne sont pas des néo-nazis tarés type Salvini ou Orban qui vont nous faire revenir en arrière.

Mois aussi, je suis un métèque : un arrière grand père colporteur suisse égaré dans les Ardennes, l'autre immigré d'Italie ou de Grèce, je ne sais pas au juste.

Le Sylvain commence à brailler :

— L'Amérique est un grand pays, elle vous mettra tous au pas.

Pas vraiment nos amis, cette famille Bonlieux, surtout en ce jour...

— L'Amérique croît qu'elle est un grand pays parce qu'elle a assassiné Martin Luther King, et aujourd'hui de jeunes noirs de 15 ans sans armes.

En réalité, l'Amérique sera un grand pays quand elle aura liquidé ses rats, Trump, le chef du KKK, le président de la NRA.

— Tu as eu bien raison, surtout que les fachos se font à nouveau entendre.

Je ne comprend pas, les Européens ont la mémoire courte.

Ils ont eu le nazisme, le franquisme, puis les colonels grecs, Videla et Pinochet.

Si ce n'était que ça... Il faut ajouter aux progrès sociétaux du vingtième siècle Staline, les Khmers rouges, Mao et ses successeurs, l'actuel, Xi Jin Ping, étant

peut-être le pire.

— Tu as raison, le fascisme n'est pas une couleur de chemise, c'est un état d'esprit.

On est facho ou nasillon en chemise brune ou noire ou kaki, en chapeau Stetson ou en turban, en col Mao ou en costard trois pièces griffé Armani, en képi ou en béret basque...

Aujourd'hui, Sylvain et son fils Baudouin nous ignorent, et le curé, qui a dû assister à l'échange verbal (ou à qui le vieux aura tout raconté) nous jette en biais un regard haineux.

Pendant ce temps, l'entrepreneur est efficace.

En quelques coups pelleuse, il parvient à soulever une grande dalle de marbre, juste derrière la porte d'entrée, et à drainer les eaux accumulées.

Elles s'écoulent en glougloutant, provoquant un violent courant d'air froid et humide, puis le caveau s'assèche lentement.

Au fond, dans la boue, apparaissent un petit sarcophage éventré et des ossements.

Le curailon et le baron font un saut en arrière, livides et, toute rancœur oubliée, ils nous demandent :

— Vous avez vu, quelque chose nous a frôlé, quelque chose de glacé, et nous avons entendu un ricanement horrible.

Je n'ai jamais eu aussi peur, nous dit le curé, en se signant.

Avec Pierre, on se regarde interloqués.

Nous n'avons pas du tout eu la même impression, mais plutôt la vision très brève d'une futaie ensoleillée et même, dit Pierre, d'un rire léger qui nous remerciait.

— En tout cas, je suis bien content.

Cette découverte semble prouver que la légende de Sainte-Urse était fondée.

Bien sûr, il reste à faire une datation pour savoir de quand datent ces ossements.

Le baron Sylvain avait une sœur plus âgée, un troisième rejeton, un garçon, était décédé très tôt dans la petite enfance.

Il avait eu assez tardivement deux enfants, Baudouin et Louis.

Sa sœur Elisabeth avait quitté rapidement un milieu familial étouffant et mortifère pour faire sa vie à Bruxelles et finir par se marier avec « l'ennemi », un diplomate anglais.

Elle en avait un fils.

Baudouin, sans vouloir le reconnaître, restait marqué par l'histoire familiale, toutefois moins que son frère.

Il avait pris ses distances avec son père, mais difficile de dire jusqu'à quel point : c'était un homme taiseux qui laissait rarement affleurer ses sentiments.

Il avait trop subi la tartuferie religieuse maternelle et les diatribes d'extrême droite du père.

Malgré (ou peut-être à cause de tout son pognon), il était aussi d'une avarice sordide.

Sa façon d'éplucher les notes de restaurant était célèbre.

*Rapiat* dyslexique et dyscalculique, admirateur *dirythambique* de *Magagascar* et des *pagényriques* de saints, il avait toujours sur lui une calculette, ou son smartphone.

Il reprenait longuement et scrupuleusement les additions, se trompait régulièrement en marmonnant entre ses dents « c'est ça, je m'en doutais, ils veulent tous me voler, Ah non, c'est pas ça, je me suis trompé ».

Après d'interminables minutes, et autant de gouttes de transpiration sur la nappe, il se redressait, vaguement déçu : « C'est bien juste ».

Quand, par hasard et rarement, il trouvait une erreur de quelques euros en sa défaveur, il jubilait et plastronnait :